

Journée mondiale du refus de la misère

17 octobre 2005



Récits de courage et de résistance

Introduction : Donner une voix aux sans voix

Depuis 1987 – année où fût célébré pour la première fois le 17 octobre comme journée mondiale du refus de la misère – ATD Quart Monde a souhaité que cette journée :

- rende honneur aux personnes qui vivent de grandes difficultés et mette en valeur le fait qu'elles sont les premières à résister contre la pauvreté et l'exclusion
- permette à ces personnes de dialoguer et de se faire entendre
- propose à chacun de s'unir avec les plus pauvres pour assurer à tous les droits de tous.

Cette année en Suisse, nous avons lancé un « appel à témoins ». Nous avons proposé aux personnes qui vivent dans la pauvreté comme aux autres de préparer le 17 octobre en témoignant, par écrit ou par oral, des **gestes de courage et de résistance posés par les plus** pauvres. Pourquoi avoir lancé cet appel ? Nous entendions et lisions trop souvent que les personnes qui vivent dans la pauvreté ne voudraient pas « coopérer », « chercher du travail », « être poli avec les autres » ou même qu'ils étaient des « profiteurs ». Nous avons voulu que ceux qui se battent chaque jour contre les difficultés puissent dire de quelle façon ils résistent à cet écrasement. Nous avons aussi souhaité que des personnes qui ne vivent pas actuellement dans la pauvreté puissent exprimer le combat quotidien mené par les plus pauvres pour vivre et pas seulement survivre.

Des associations nous ont rejoints dans cet appel à témoins comme l'Association des familles du Quart Monde de l'Ouest lausannois ou comme LARC (Lieu d'accueil et de rencontre de la Caritas Jura) à Delémont. L'une et l'autre organisent le 17 octobre 2005 un événement et une exposition mettant en valeur la force de l'expression des personnes confrontées à la solitude, à la pauvreté, à l'exclusion. D'autres associations de la région de Bâle ont proposé à des personnes qu'elles connaissaient d'être interviewées par un volontaire permanent ATD Quart Monde en vue de réaliser une vidéo dans laquelle elles expriment leur courage et leur résistance. La première partie de cette vidéo sera présentée dans une dizaine de lieux autour du 17 octobre 2005. Deux autres associations nous ont autorisés à reprendre des textes écrits qu'elles avaient rassemblés en 2004 : le Service social de l'Église catholique de Bâle qui avait recueilli, pour le 17 octobre 2004, des témoignages sur ce que signifie être pauvre ; l'association genevoise d'insertion par le travail Realise qui avait publié des interviews dans son rapport annuel 2004.

Dans tous les domaines, notre société a besoin de l'expérience et de l'intelligence de ceux qui sont vus comme des gens à aider. C'est pour promouvoir ce partenariat que nous voulons partager avec vous ces récits de courage et de résistance.

Olivier Gerhard

*« Là où des hommes sont condamnés à vivre dans la misère,
les droits de l'homme sont violés. S'unir pour les faire respecter est un devoir sacré. »*

Joseph Wresinski, 17 octobre 1987

Les récits publiés ici proviennent de différents lieux et de différentes sources. Fallait-il préciser pour chaque témoignage comment il avait été recueilli et de quel canton il provenait ? Au fur et à mesure de leur lecture, il était clair que chacun aurait pu être écrit dans un autre canton et souvent dans un autre cadre. Nous avons donc préféré préserver l'anonymat de chacun et indiquer dans cette introduction la répartition des 24 personnes dont nous publions les témoignages. Nous avons reçu deux fois plus de textes que ce que nous publions ; nous avons dû choisir, raccourcir, parfois retenir seulement un extrait, de façon à ce que ce recueil ne soit pas trop long ; mais pour trois personnes, nous avons repris deux témoignages. Ainsi donc :

- Les récits de 11 personnes viennent de Suisse romande (4 de l'Association des familles du Quart Monde de l'Ouest lausannois, 5 d'ATD Quart Monde, 1 de Realise, 1 de LARC)

- Les récits de 13 personnes viennent de Suisse alémanique (7 d'ATD Quart Monde, 4 du Service social de l'Église catholique de Bâle, 2 personnes à qui d'autres associations ont proposé d'être interviewées).

- Sur ces 24 personnes, deux sont d'origine étrangère. Nous n'avons pas donc précisé dans les textes qui suivent lorsqu'il s'agissait d'une personne d'origine suisse.

Elle est rentrée chez elle et a fermé tous ses volets

« Madame J. a 6 enfants. Depuis longtemps, elle est en mauvaise santé. Après son divorce, elle s'est battue pendant des années pour que ses enfants ne passent pas toute leur enfance dans une institution. Elle était souvent découragée. Avant tout, elle souhaitait que ses enfants puissent avoir une vie familiale heureuse. Puis ses enfants sont devenus adultes et elle a déménagé dans un petit village.

Au début, cela a été très difficile de se faire accepter des villageois. Elle avait l'impression qu'on ne peut être considéré comme une personne ayant de la valeur lorsqu'on ne peut aider les autres à faire les foins. Toutes les souffrances du passé se sont réveillées, lorsque Madame J. a été insultée par quelques enfants sans que les adultes qui assistaient à la scène ne réagissent. Elle y a vu un signe supplémentaire que tout le village refusait sa présence. Elle a pensé à se donner la mort. Elle est rentrée chez elle, dans sa maison au centre du village, et a fermé tous les volets.

Au bout de deux jours, la police et les pompiers vinrent voir ce qui se passait. Ils demandèrent pourquoi les volets étaient fermés. Madame J. a pu expliquer ce qui s'était passé. Ils lui demandèrent d'ouvrir ses volets et elle répondit qu'elle ne le ferait que quand les gens du village seraient gentils avec elle. Il a fallu quelques semaines jusqu'à ce que tous les volets soient ouverts. Elle l'a fait notamment parce qu'un responsable de la commune est venu s'excuser du comportement de certains de ses concitoyens.

D'expérience, Madame J. sait ce que cela signifie quand les yeux et les oreilles se ferment devant la détresse. Elle se sent proche de ceux qui vivent cette situation. C'est pourquoi elle rend visite régulièrement à une femme âgée et malade dont personne ne s'occupe. Une autre femme, à la mort de son mari, ne savait comment se débrouiller avec tous les papiers. Madame J. l'a aidée à demander à la commune le soutien de personnes compétentes. »

Monsieur L.

Une belle Constitution

« Au début de la Constitution fédérale, il y a une phrase très belle : *'la force de la communauté se mesure au bien-être du plus faible de ses membres'*. Après avoir lu cela, j'ai le sentiment que ce qui se passe dans la société ne correspond pas tout à fait à cette intention. Aujourd'hui, je pense qu'il n'y a plus que l'économie qui compte. Celui qui est efficace est pris en compte, et celui qui sort de ce schéma n'est plus qu'un poids. Je suis tombée malade et, d'un jour à l'autre, j'ai ressenti que j'étais expulsée de la société. Je trouve que ce n'est pas correct. La pauvreté fait partie de notre société et j'aimerais bien que cela soit compris. Aujourd'hui tout le monde devrait se rendre compte que la pauvreté n'est pas quelque chose qui se passe ailleurs, mais que ça peut arriver à tout le monde. Cela veut dire qu'il faudrait agir comme dans une grande famille, où l'on s'occupe de chacun, où chacun est soutenu. »

Madame W., une maman élevant seule ses enfants

La générosité malgré un regard négatif

« J'habite depuis 50 ans un quartier populaire. Peu à peu j'ai pris conscience de ce que vivaient les familles autour de nous, de leur résistance de tous les jours pour pouvoir se construire. Je voudrais contribuer à ce que ces gens-là soient honorables, dignes. Je voudrais les faire connaître, qu'on les comprenne mieux, car trop de gens ignorent leur courage et sont indifférents.

J'ai connu une famille qui avait six enfants. Le mari travaillait mais, l'argent, il n'y en avait jamais assez pour finir le mois. Dans le quartier la femme était déconsidérée. On disait qu'elle avait trop d'enfants, on la traitait de pauvre. La vie était dure, il n'y avait pas assez de place chez eux, mais ils aimaient leurs enfants. La maman n'avait pas d'argent mais elle leur achetait du "bon beurre" et elle se faisait critiquer pour cela, quand on est pauvre on n'a droit qu'à du "beurre de cuisine"!

Malgré ce regard négatif sur elle, cette femme était d'une grande générosité dans le quartier : même si elle n'avait pas grand chose, elle partageait ; elle rendait visite à ses voisins hospitalisés avec un bouquet ; elle est venue faire la lessive chez moi une fois par semaine pendant 3 mois, quand je me suis fracturée la colonne vertébrale.

Aujourd'hui cette dame est âgée. Elle a perdu son mari, mais elle est rarement seule. On sent l'estime du quartier et la solidarité : ses voisins passent lui dire bonjour, ses enfants et ses petits enfants l'entourent de leur affection. Tous ses enfants ont une bonne situation actuellement, ils ont réussi.

Je voudrais aussi parler d'une autre famille qui venait de se faire expulser quand elle est arrivée dans notre quartier. Le papa a travaillé sur les chantiers jusqu'à ce qu'il soit malade de la silicose.

La maman avait été abandonnée à la naissance et cela lui a donné moins de force. Elle n'était pas solide et avait peur de beaucoup de choses. Elle se donnait du courage avec un petit verre, mais personne ne le comprenait.

Elle vivait le mépris du quartier. Elle avait un enfant dans la même classe que mon enfant et un jour la maîtresse m'a dit : "Vous ne pourriez pas les faire se laver ?". A la laverie du quartier on la mettait de côté, on trouvait que son linge était sale, alors elle avait peur d'y aller, elle y arrivait en retard et souvent dans un triste état. Elle croulait aussi sous les tas d'habits qu'on lui donnait. Je faisais ce que je pouvais pour les soutenir : pendant un an j'ai lavé leur linge avec le

mien. Un jour il n'y avait plus de linge propre chez eux et leur fille est venue me voir avec une robe à recoudre pour qu'elle puisse aller aux promotions. La maman était tellement écrasée qu'elle ne voulait pas de l'aide familiale. Toute aide ne faisait que mettre en valeur son non-savoir-faire.

Cette femme avait aussi le souci des autres et le montrait par des gestes : un jour j'avais perdu une nièce, décédée accidentellement. Elle est allée m'acheter une fleur avec ses condoléances, alors que sa situation financière était précaire. Quand elle venait chez moi prendre le café, elle apportait toujours un peu de café soluble. Elle sentait que j'avais de l'amitié pour elle. Elle pouvait être elle-même, elle n'était pas jugée. On se retrouvait souvent avec l'autre maman dont j'ai parlé plus tôt pour prendre le café ensemble. C'est important de permettre à chacun de sortir de son isolement et ses enfants étaient fiers que leur maman puisse aller chez d'autres. »

Madame K., qui a lutté toute sa vie dans une association pour familles de milieu populaire

Elle montre qu'il est possible de respecter cette famille

« Quand une personne vit de très grandes difficultés, elle se trouve vraiment 'en bas' et il est difficile de la considérer comme étant parmi nous. Peut-être est-ce parce que ce qu'elle vit nous rappelle des souffrances que nous avons vécues et que nous préférions oublier. Dans mon voisinage vit une femme qui est seule avec quatre enfants. Elle a une mauvaise réputation et beaucoup ont peur d'elle. Même des gens comme nous qui savent ce qu'est la pauvreté, ont de la peine à accepter qu'elle participe à notre groupe.

Une fois, nous avons été critiquées parce que ma fille avait confié à cette femme sa petite dernière à garder. Alors ma fille a pris ses affaires et est allée passer toute une semaine avec sa fille et son chien chez cette femme. Depuis, personne n'ose plus nous faire de reproches. Ma fille a montré qu'il est possible de respecter cette famille et de vivre avec elle. Maintenant les autres s'écartent moins de cette femme. »

Madame S.

On devrait être plus nombreux à ouvrir nos portes

« Ma mère posait des gestes de résistance à la pauvreté. Sa porte était toujours grande ouverte. Tout le monde était bienvenu. Par exemple elle a accueilli Michel, qui buvait. Cela lui a coûté. Le village a manifesté son désaccord, mais elle n'a pas baissé les bras. Elle s'occupait de lui, elle lui faisait sa lessive, il mangeait chez nous. Quand je voulais inviter quelqu'un, elle disait : " Amènes-le ! ". Souvent, ma mère et moi, nous avons ainsi aidé les autres. Mais à cause de cela, les villageois nous regardaient de travers, ils nous prenaient presque pour des sorcières. Je trouve triste que les autres ferment les yeux face aux personnes qui sont en difficultés. Ils pensent qu'avec leur maison et un peu d'argent ils sont protégés et ils croient que personne ne manque de rien. Je voudrais changer cela, mais c'est difficile.

Ici dans mon village, je suis en contact avec une voisine qui vient du Kosovo. Au début, nous nous saluions simplement. Puis un jour je lui ai parlé et nous nous sommes raconté des choses de notre vie. Nous en sommes arrivées à remplir ensemble nos déclarations d'impôts. On devrait être plus nombreux à s'entraider comme ça, à ouvrir nos portes, nos cœurs et nos oreilles. Oui, surtout à ouvrir nos oreilles ! »

Madame M., 35 ans

Le premier pas vers la dignité, c'est de saluer

« Le premier pas vers la dignité c'est de saluer les gens. De chez moi au magasin, j'ai à peu près 250 mètres à parcourir, chaque jour, aller et retour. Je salue et on me salue environ sept, huit fois sur ce chemin. Ça veut dire: " Tu es des nôtres. Tu n'es pas un étranger, ou un rejeté." Et ça, c'est important. Que l'on dise aux gens " Viens ! " et pas " Ça ne vaut pas la peine, tu ne peux rien faire avec lui ". Depuis deux ans, je cherche du travail. Et je me retrouve devant des personnes qui ont oublié comment se comporter de manière sociable. Ça n'a rien à voir avec une fierté exagérée de ma part. Mais j'exige qu'on me regarde droit dans les yeux, même quand je me trouve tout en bas. C'est cela le respect de la dignité. Chaque personne a ses forces et ses faiblesses. Mais je trouve inadmissible de juger quelqu'un comme un fainéant uniquement parce qu'il ne travaille pas, ce n'est pas possible. »

Monsieur Z., 50 ans, d'origine française, habite depuis 20 ans en Suisse alémanique

Ma vie a recommencé

« Je suis un jeune de 26 ans et j'ai réussi, il y a un an, à faire lever la curatelle que j'avais depuis mes 18 ans. Personne ne croyait que j'y arriverais. Pour tout le monde, le fait que je ne sache pas lire aurait dû me rendre inapte à gérer seul mes affaires : j'ai pourtant réussi à prouver le contraire.

La curatelle c'est ce qu'il y a de pire à mes yeux, car on n'est plus maître de ses affaires : ma vie était gérée sans que j'y consente. Je devais justifier mes achats auprès de la curatrice en lui apportant les tickets de caisse et demander la permission pour tout. Je voulais par exemple passer mon permis de conduire, mais on m'a répondu que ça pouvait attendre l'année suivante. Je me suis souvent senti humilié. Un jour, alors que je devais aller acheter des habits avec ma curatrice, celle-ci m'a dit d'aller me laver et de m'habiller convenablement car elle ne voulait pas avoir honte de moi.

En huit ans j'ai changé trois fois de curateur, tellement les relations devenaient impossibles. On m'a même menacé de me faire mettre sous tutelle mais je ne me suis pas laissé faire. J'ai fini par n'avoir plus aucun contact avec le curateur et passer juste prendre mon argent à la réception.

Pendant toutes ces années, le curateur a payé mes factures, mais je ne savais pas ce qu'il payait ni ce que je recevais. *Il ne m'a rien appris, il ne m'a pas montré comment payer mes factures* ou gérer mon budget. Au bout de huit ans, cette situation étant devenue insupportable, j'ai décidé de reprendre ma vie en main. Avec une amie, j'ai écrit une lettre au juge pour lui demander la levée de la curatelle. Je lui ai dit que j'aimerais qu'il me fasse confiance pour que je puisse lui prouver que j'étais capable de payer mes factures. Je me suis appuyé sur le nouveau projet de loi sur la tutelle sur lequel j'avais réfléchi avec des membres d'ATD Quart Monde et j'ai écrit : "Je sais que la loi sur la tutelle va évoluer dans le sens de donner plus de responsabilités aux personnes et de respecter leur liberté. Ce que je vous demande va donc dans le sens de me préparer à cette évolution." J'ai également eu l'appui de mon médecin dans cette démarche.

Le jour où ma curatelle a été levée, ça été le plus beau jour de ma vie. C'était une libération, ma vie a recommencé, je faisais à nouveau plein de projets. Je me disais : "Ma vie va

changer, je veux travailler, pas juste attendre de recevoir l'AI, sans rien faire, et je voudrais aussi apprendre à lire et à écrire pour découvrir toutes les belles choses qu'il y a dans les bibliothèques." J'ai été sous surveillance pendant un an, pour voir si j'arrivais à payer mes factures. J'ai fait de nombreuses démarches pour que les factures arrivent chez moi ou pour trouver un arrangement avec les impôts. Ma mère m'a aidée à m'organiser, à classer les documents. J'ai aussi appris à m'organiser en vue des rendez-vous que j'ai. Je trouve du plaisir à gérer tous ces éléments, le juge m'a d'ailleurs dit qu'il était étonné par mes progrès.

Je voudrais encourager d'autres personnes à se battre pour faire lever leur curatelle, pour qu'ils ne sentent pas écrasés comme je l'ai été. Il ne faut pas qu'ils aient peur de dire à leur curateur ce qu'ils veulent. Les curateurs sont là pour nous aider à gérer nos affaires, pas pour gérer notre vie à notre place. »

Monsieur G.

Afin de briser le cercle vicieux

« Notre plus grande souffrance, à mes enfants et moi, fut leur placement dans une institution. J'avais moi-même expérimenté combien il est triste de ne pas pouvoir grandir dans sa famille. Avec le courage du désespoir j'ai lutté pour que mes enfants me reviennent.

Aujourd'hui ma fille doit passer par les mêmes expériences que mes parents ont vécues et que j'ai subies moi-même comme enfant, jeune femme et mère. Deux de ses trois enfants ont été placés dans des homes différents. Ils sont très éloignés et il lui est difficile d'aller les trouver. Ces événements douloureux ont rendu ma fille malade. Mais elle s'est insurgée contre l'enfermement de sa fille de 14 ans dans une maison de correction pour jeunes. Notre vécu personnel et commun lui a donné assez de courage pour s'adresser à une avocate et elle a porté plainte contre le curateur de sa fille. A l'audience au tribunal ma fille a posé la même question que moi, il y a bien des années, devant de mêmes instances : "Connaissez-vous au moins ma fille ?" Le tribunal a donné raison à ma fille et le

curateur a reçu un avertissement. Très étonnée, elle m'a dit : " Tu sais, je pouvais à peine le croire, mais le curateur m'a dit après l'audience qu'il avait été très surpris de l'assurance avec laquelle je me suis rendue la dernière fois au foyer. "

Par son courage, ma fille a obtenu à nouveau la garde de son aînée et a gagné l'estime du curateur. Aujourd'hui on la respecte en tant que femme et mère. »

Madame H.

« Je me sens respectée quand je me sens comprise. Quand quelqu'un me fait confiance et croit en mes capacités. Par exemple, à la maison avec mes enfants et mon ami. Quand les enfants jouent tranquillement, quand je cuisine ou fais la vaisselle, quand je peux être mère... alors je me sens bien. Ou alors dans le groupe, quand je peux dire ce que je pense et ce que je sais et que les autres peuvent partager mon point de vue. Ou quand les gens m'appellent par mon nom et que cela leur est important. Un dicton dit bien : "On ne comprend bien qu'avec le cœur" ».

Madame U., la fille de Mme H.

Intégration ?

« Le jour où Madame O. reçoit une lettre de l'aide sociale l'informant qu'elle sera orientée vers le secteur *Intégration*, elle s'affole. Elle ne comprend pas le mot "Intégration" dans le sens défini par le service social. Pour elle cela veut dire " Intégration immédiate dans le monde du travail ". Après avoir vécu de l'aide sociale pendant dix ans et en tant que mère de quatre enfants, cette idée la dépasse complètement. Madame O. ne se présente pas au rendez-vous fixé par le service social mais envoie sa fille aînée pour l'excuser. Au rendez-vous suivant, dans son désarroi, elle se met à crier sur l'assistant social jusqu'à ce que celui-ci refuse, consterné, de collaborer avec elle. Mais Madame O. ne sait toujours pas ce que veut dire le mot "Intégration". Heureusement, peu de temps après, une voisine qui a reçu une lettre semblable peut lui expliquer que dans le domaine *Intégration*, le service social enregistre les personnes à soutenir à long terme. Suite à cette explication, Madame O. arrive à reprendre contact avec le service social. »

Madame Q.

Je me suis battue pour élever mon fils

« J'ai eu trois enfants, les deux premiers ont été placés. Lorsque je suis tombée enceinte de mon troisième enfant, j'avais l'étiquette d'une personne dépressive et incapable à cause de ces deux placements. Moi je pensais que j'étais capable d'élever un enfant et j'étais déterminée à le prouver aux autres. Le docteur a vu que j'étais déterminée et m'a dit : " Si vous voulez le garder, mettons tout en œuvre pour l'accueillir ". Le médecin a convoqué la tutrice, l'assistant social de la commune et nous, les parents. L'assistant social a trouvé un appartement de dépannage, car à l'époque je vivais dans un studio, et une puéricultrice est passée à la maison toutes les semaines durant trois ans. Je me suis sentie aidée. Mais je n'ai pas voulu prendre un pédiatre parce que j'avais peur de me faire retirer l'enfant. C'est mon médecin qui a accepté de le suivre. J'ai senti qu'on me faisait confiance et j'ai prouvé que j'en étais digne. Pour moi, il était clair que tant qu'on ne me laissait pas élever un enfant, j'allais en refaire. Je voulais pouvoir vivre une vie de famille. A tout prix, je voulais garder Nicolas et m'en occuper, mettre toutes les chances de mon côté. Il a fallu que je le mette au monde pour construire une famille qui est d'ailleurs bien présente aujourd'hui.

J'ai tout fait pour garder le lien entre mes trois enfants : tous les jeudis, j'allais avec Nicolas dans l'institution dans laquelle étaient placés les deux autres enfants. J'allais me promener avec eux, nous passions du temps ensemble. Je me suis battue pour construire une famille et j'en suis fière : c'est un mérite que je refuse de me voir enlever.

Nicolas n'a pas pu terminer sa scolarité dans son école, qui ne voulait plus de lui. Je sentais pourtant qu'il avait encore des choses à apprendre. J'ai pris une décision qui n'était pas facile : j'ai placé Nicolas durant 2 ans, entre 16 et 18 ans, dans une institution. Cette décision était pour moi contradictoire par rapport à ce pour quoi je me suis battue durant des années, mais je sentais que je devais le faire pour l'avenir de Nicolas et pour son bien. Je ne voulais pas qu'il traîne dans les rues. Mais parallèlement j'avais peur de trahir la lutte contre le placement que nous menons, nous familles du Quart Monde. Je n'osais pas en parler à d'autres familles car j'étais inquiète qu'elles ne comprennent pas ma démarche. Plus tard, ça a été un choc lorsque l'institution a prétendu que Nicolas avait été placé d'urgence pour des raisons de dépression. Je me suis sentie anéantie. Quel courage il a fallu pour se relever encore une fois de cette injustice ! »

Madame I.



Dialogue d'enfants

« Dans une bibliothèque de rue animée par ATD Quart Monde, des enfants dialoguent. Mélanie a fêté récemment son anniversaire et a reçu un peu d'argent de son parrain. Elle voulait le mettre de côté



pour aller à la foire d'automne. Mais, dans la famille, à la fin du mois, l'argent manque même pour la nourriture.

Mélanie raconte " maintenant, j'ai donné cet argent à ma maman pour qu'elle puisse aller faire des courses ". Un autre enfant s'exclame " Alors vous êtes vraiment pauvres ! ". Mélanie répond " C'est quand même normal qu'on s'aide, non ? "

Un autre jour, un enfant pose une grande question " Pourquoi existons-nous ? ". Chacun enfant tente de trouver sa propre réponse. Mélanie reste longtemps silencieuse, couchée dans l'herbe, et dit tout à coup avec des yeux lumineux : " Pour être simplement heureux." ».

Madame Q., animatrice d'une bibliothèque de rue

La pauvreté use mes forces

« J'ai toujours dû compter mes sous. Aux enfants, je devais toujours dire que nous ne pouvons rien gaspiller, que nous devons avoir soin de notre argent. Mon mari était à son compte et nous avons dû faire des dettes. J'ai alors travaillé à l'usine en plus du ménage et des enfants, jusqu'à ce qu'un jour je m'effondre. Et par-dessus cela je me suis mise à boire. Je ne peux pas dissocier mon histoire personnelle et la pauvreté, tout s'imbrique. Aujourd'hui je suis au chômage et j'ai bientôt 50 ans, ce n'est pas simple.

Cette situation me désespère, elle me rend vulnérable et seule. Je me sens tellement démunie et cela se répercute d'une manière ou d'une autre sur tout. Je ne trouve plus le repos. Mes pensées tournent continuellement autour de l'argent, s'il va suffire... et qu'est-ce qui se passe avec moi en somme. J'ai peur de l'avenir. La pauvreté use mes forces. L'argent ne suffit que pour ce qui est absolument nécessaire, jamais pour ce que je voudrais en plus. Je ne me permets que les choses les moins chères. Pour un *petit luxe*, j'économise sur ma nourriture. »

Madame B.

Trouver des solutions pour arrondir les fins de mois :

« À l'époque où les bouteilles de PET étaient consignées, nous allions avec les enfants chercher dans les containers pour récupérer ces bouteilles que les gens mettent avec le reste des poubelles. Ça ne plaisait pas du tout à mon aînée, mais moi ça me permettait d'acheter la nourriture du soir. Nous récupérions parfois jusqu'à 30 francs. »

Madame Y.

Que pour ma fille, les choses aillent mieux

« Je suis arrivée d'Italie du sud il y a 35 ans. Mon père avait trouvé du travail en Suisse pour échapper à la pauvreté de son pays. Nous étions une famille d'ouvriers avec 5 enfants et avons toujours vécu avec un budget très limité. Je n'avais pas le sentiment que nous étions pauvres. Mes parents s'efforçaient de ne pas nous le faire remarquer. Adolescente, je souffrais parfois de ne pas avoir les mêmes possibilités matérielles que mes camarades. La dépression qui m'a touchée à l'âge de 17 ans m'a volé mon avenir. Cette maladie m'a empêchée d'entreprendre un apprentissage et je ne pouvais travailler qu'épisodiquement. Aujourd'hui j'espère pour ma fille ce que

mes parents souhaitaient pour moi : que pour elle les choses aillent mieux. C'est un cercle vicieux entre dépression et pauvreté : je suis malade et c'est pourquoi je suis pauvre et parce que je vis dans la pauvreté je connais beaucoup de soucis et de peurs existentielles et alors je tombe dans le trou. Je vis modestement, je n'ai pas d'autres choix. Mais je me sens limitée dans ma liberté. Ma maladie et ma pauvreté ne se remarquent pas. Il y a la Maria "publique" qui cache tout cela par fierté. Et puis la "privée"... Pour ma fille ce n'est pas rose non plus. Elle a de la peine avec sa formation. Pour elle je souhaite une chose : qu'elle puisse faire ce qu'elle veut sans devoir rendre des comptes à qui que ce soit. »

Madame A.

Ils me prennent pour une imbécile

« La pauvreté est souvent synonyme d'humiliation. On doit mendier de l'aide, s'évertuer à en trouver ici ou là. On ne maîtrise plus sa vie quand on est pauvre. Parfois je me sens privée de liberté. Les travailleurs sociaux ont beau être sympathiques, j'aimerais bien mieux ne pas avoir besoin d'eux. Parfois j'ai le sentiment qu'on me claque des portes au nez. Tant de choses me sont impossibles, tant de choses restent éloignées...

On doit toujours se justifier. J'ai le sentiment que parfois les gens pensent qu'ils peuvent tout se permettre avec moi et même me prendre pour une imbécile. Ma maladie m'a marquée physiquement, j'ai pris du poids. Quand je dis que je touche une rente AI, on me juge limitée mentalement. Ce n'est pas parce que je bénéficie de l'argent de l'État que je suis bête. Dans mes contacts avec l'Administration je sens qu'on ne me prend pas pour celle que je suis vraiment. »

Madame C.

Ça me faisait mal de voir ces cartons...

« Deux fois j'ai demandé les cartons du cœur¹. Mais ça me faisait mal de voir ces cartons et de me dire qu'on était obligé de demander cette nourriture. En recevant ces cartons, j'avais envie de pleurer. Il faut avoir du courage pour demander. J'attendais d'avoir atteint la dernière extrémité pour téléphoner. Et mes filles me disaient : "Tu as été pleurer où pour avoir ça !" »

Madame N.

¹ colis de nourriture donnés par une association

Apprendre à les connaître

« J'avais 15 ans, j'étais curieux, sceptique, étonné de voir des gens dans la rue qu'on appelle "clodos" et qui vivent dehors sans toit avec toute l'image de peur qu'en a la société. De loin je ne vivais pas dans l'aisance, j'avais le minimum vital mais en suffisance.

J'ai pu m'approcher de ces gens et apprendre à les connaître. J'ai découvert par le biais de la soupe populaire combien de personnes jeunes, moins jeunes et même des personnes âgées, des mères de familles se trouvaient dépendantes d'un repas offert. J'ai appris combien il faut de courage et de résistance pour ne pas sombrer et garder la tête hors de l'ombre. Car, ces gens là, ils vivent dans l'ombre...J'ai compris qu'il faut de la résistance pour tenir le coup faces aux critiques, aux humiliations que l'on reçoit quand on est différent. »

Monsieur F., 24 ans

J'ai dû déménager dans un logement d'urgence

« Je suis devenue veuve très tôt. J'avais 3 enfants et je devais travailler. Mes enfants étaient trop jeunes pour aider financièrement. Ainsi j'ai dû déménager avec eux dans un logement d'urgence. Je suis heureuse d'avoir toujours pu travailler, car ainsi je n'ai jamais dû avoir recours aux services sociaux. Mes enfants ont pu malgré tout apprendre un métier et leur parcours de vie n'est pas mauvais. Je suis habituée à vivre avec peu. Je suis contente d'avoir encore du travail à mon âge. J'aimerais bien avoir un autre logement, mais avec mon revenu je ne peux pas me le permettre. Même pauvre, on devrait avoir le droit à un logement décent. Le mien est très froid et j'ai des problèmes de santé. Le mazout coûte cher et pour le transporter, c'est lourd. Les poêles à mazout sont réputés malsains. J'ai souvent mal à la tête à cause de cela. Pour changer de logement, je devrais déposer une caution, mais je n'en ai pas les moyens.

Je vis sous le seuil du minimum d'existence, alors je tente d'obtenir une aide pour les primes d'assurance maladie et une exemption d'impôts, mais le coût de la vie augmente toujours. Il y a toujours des imprévus, alors il est difficile de reprendre souffle. Grâce à l'aide d'une paroisse, nous avons pu surmonter les temps les plus difficiles, avec des dons de Noël et les bons Reka pour prendre des vacances. Je ne perds jamais l'espoir de voir une porte s'ouvrir ! Il ne faut jamais abandonner ! Je suis là pour mes enfants et réciproquement. C'est ce qui compte le plus pour moi. »

Madame D.

Notre combat pour travailler

« Nous sommes une famille avec 4 enfants. Mon mari a été 3 mois sans aucun revenu, car il avait quitté son travail et n'avait pas droit au chômage. Cela faisait 17 ans qu'il était dans la même entreprise, mais son ancien patron est parti à la retraite et il ne s'entendait pas du tout avec le nouveau. Il n'arrivait plus à dormir, mais il n'a pas voulu se mettre en arrêt maladie pour dépression. Il a voulu partir la tête haute. Comme il avait lui-même décidé de quitter ce travail, il avait des pénalités de chômage : il n'avait donc droit à rien. Après plusieurs mois de recherche il a enfin retrouvé du travail, mais moins bien payé et plus loin de chez nous. Il doit partir à 6h le matin et faire 60 km pour retrouver son véhicule de service alors que l'essence coûte de plus en plus cher. Il rentre épuisé le soir.

Pendant que mon mari était sans emploi, j'ai travaillé comme auxiliaire de soin occasionnelle dans un home pour personnes âgées qui m'appelait lorsqu'il avait besoin de moi. Le petit salaire que je gagnais ne couvrait que le loyer. Les autres dettes ont continué à s'accumuler. Je partais en mobylette, me levant parfois à 5h le matin et rentrant souvent à 11h du soir. J'avais 1h de trajet aller et 1h retour. Je faisais ce trajet malgré les routes glissantes et pleines de terre. Mais c'est surtout le froid qui était le plus dur à supporter.

J'ai eu très peu de travail pendant un mois, il n'y avait quasiment plus d'argent qui rentrait. J'ai dû aller voir le service social, même si mon mari ne voulait pas. Avec tous les papiers que j'ai dû fournir, j'ai eu le sentiment d'être mise à nue. Le service social compte qu'une famille comme la nôtre peut vivre avec 4000 francs par mois. Dès que je gagnais un peu d'argent, cette somme était déduite des 4000 francs. Avec tous ces efforts que je faisais pour travailler, je ne gagnais rien de plus. Autant que je reste à m'occuper de mes enfants !

On essaye de tous les côtés de s'en sortir. Mais avec 4000 francs par mois c'est impossible. On se retrouve avec des dettes. Comment voulez vous donner à manger sainement à vos enfants avec cet argent ? Les fruits et les légumes coûtent cher. Quelques fois j'ose aller très tôt le matin, pour éviter que l'on me voie, chercher des légumes qui restent dans les champs, après la récolte.

Je ne pouvais pas avoir de place définitive comme auxiliaire de soin, car je n'avais pas de formation reconnue. J'ai donc commencé à faire une formation, mais je me suis quand même retrouvée au chômage. Or cette formation coûte 2500 francs. La caisse de chômage n'a pas voulu prendre mes cours en charge, car je les avais commencés quand je travaillais encore. De plus, je les suivais dans un autre canton que celui où j'habite, car c'était plus proche de chez moi : ils auraient voulu que je recommence le cours au début, dans leur canton. Je ne le voulais pas car j'avais trop peur de ne pas être acceptée dans un autre cours. Pour moi c'est très difficile de passer un examen, parce que dans mon enfance j'ai toujours entendu que j'étais une bonne à rien, une incapable. Quand on est rabaissée toute sa vie, on manque de confiance en soi. Pour la partie pratique je

Quelques fois j'ose aller très tôt le matin, pour éviter que l'on me voie, chercher des légumes qui restent dans les champs, après la récolte.

suis à l'aise, mais la partie théorique c'est un cauchemar. Quand tu n'as pas étudié depuis longtemps et que tu ne lis pas tous les jours, c'est difficile. J'ai beau lire, je ne retiens rien.

Je n'arrive pas à prendre des notes quand l'enseignant parle, cela va trop vite. Mais je sais que j'aime ce travail d'auxiliaire de soin, cela m'a revalorisée et rendu de la dignité. J'ai envie de pouvoir continuer à la faire et j'espère réussir mon examen. Avec les allocations chômage, j'espère que je vais pouvoir payer petit à petit mon cours. »

Madame P., qui habite avec sa famille dans une ancienne ferme isolée dans la campagne

	Je suis Suisse et je ne sais pas bien lire et écrire
<i>« Et bien c'est le moment d'apprendre et de faire quelque chose de ta vie ! »</i>	<p>« Je me souviendrai toujours de mon premier jour d'école : j'ai été giflée par ma maîtresse parce que je disais que je ne voyais rien malgré mon nez collé au tableau noir. C'était pourtant la vérité. C'est à cet âge-là que mes yeux ont été pour la première fois contrôlés et que j'ai reçu ma première paire de lunettes : des verres aussi épais que des fonds de chope à bière.</p> <p>Enfant, à cause de ma très mauvaise vue, j'ai toujours eu beaucoup de difficultés à suivre, et j'ai été laissée de côté. Je n'ai pu suivre une scolarité normale que jusqu'à la 4^{ème} année. On m'a ensuite transférée dans des classes spéciales de développement dans lesquelles on n'apprenait rien du tout !</p> <p>Plus tard, à l'âge adulte, je ne pouvais pas me débrouiller toute seule à cause de mon manque de connaissances scolaires. C'est mon mari qui s'occupait de ce qu'on devait écrire. Mais après son décès, j'ai dû demander à mes filles de m'écrire des brouillons pour les lettres. L'une disait : " va voir ma sœur ! " et l'autre me répondait la même chose, et finissait par me demander : " tu ne peux pas te débrouiller toute seule ? ". Alors j'essayais d'écrire les lettres seule, et je leur demandais de les corriger. Comme je souffrais trop de cette situation, j'ai voulu apprendre. J'ai eu envie de prendre des cours auprès de l'association " Lire et Ecrire " mais j'ai beaucoup hésité. Dans un premier temps je n'osais pas. Je me disais : " ces cours sont plutôt fréquentés par des étrangers. Moi je suis Suisse mais je ne sais pas bien lire et écrire, qu'est-ce qu'ils vont penser de moi ? " Un jour j'ai décidé de m'inscrire mais, arrivée près de l'endroit, j'ai tourné en rond en me disant : " J'y vais, j'y vais pas ? " Je me suis finalement décidée à y aller mais en me retournant plusieurs fois, pour être sûre que personne que je connaisse ne puisse me voir. Une fois rentrée à la maison, mes filles m'ont dit : " Et bien c'est le moment d'apprendre et de faire quelque chose de ta vie ! "</p> <p>Depuis je prends des cours avancés en français, en correspondance, en calcul et en informatique. J'ai beaucoup progressé. »</p> <p style="text-align: right;">Madame Y.</p>

Une école dans laquelle notre fils se sente bien

« Ce que nous souhaitons pour l'avenir de nos enfants c'est qu'ils apprennent à lire et à écrire, afin de pouvoir apprendre un métier. Cela leur permettrait de fonder ensuite une famille et de pouvoir subvenir à ses besoins. Nous savons ce que c'est de ne pas savoir lire et d'avoir des problèmes quand on reçoit une lettre. Je me souviens que quand j'étais enfant, je fréquentais une école pour personnes handicapées. Or je n'étais pas moi-même handicapé. Je n'ai pas réussi à apprendre à lire et écrire, j'ai fait un blocage par rapport aux matières enseignées dans cette école.

Notre fils aîné a vécu des moments difficiles à l'école. A la fin de l'école primaire, il a été affecté dans une école et nous avons senti dès le début que ce n'était pas une bonne école pour lui. Mais nous n'avons pas été écoutés par le directeur. Ce n'est pas toujours facile de rencontrer les enseignants, car on entend souvent des remarques négatives sur les capacités de notre fils, et ces remarques finissent pas nous énerver. Au bout de quelques mois, notre fils ne voulait plus aller à l'école et s'est mis à fuguer. Quand les enseignants ont réalisé qu'il fallait vraiment le changer d'école, les choses se sont arrangées. Notre fils a pu entrer dans une école qui lui convenait mieux et qu'il avait du plaisir à fréquenter.

Nous avons eu peur que, pour son petit frère qui a maintenant 13 ans, le même genre de problèmes se présente avec la nouvelle école qu'il devait fréquenter. Il y avait fait une semaine d'essai. Il nous avait dit qu'il ne s'y sentait pas bien et qu'il se faisait taper par les plus grands. Nous savions par expérience que notre enfant risquait de se renfermer, de ne plus vouloir aller à l'école s'il ne s'y sentait pas bien. Étant petit, il n'avait pas parlé dans la première école qu'il avait fréquentée entre l'âge de 4 et 8 ans, alors qu'il parlait à la maison. Lorsque, à huit ans, il avait changé d'école, il s'était mis à parler.

Ce que nous craignons aussi pour notre fils c'est qu'il devienne violent et qu'il se révolte en disant que ses parents ne l'ont pas écouté. Nous savons que notre enfant a besoin d'avoir de l'espace pour jouer. Il a aussi besoin d'un bon encadrement : des personnes qui le poussent à donner le meilleur de lui-même sans le forcer ou lui crier dessus, mais en expliquant bien et sans le mettre de côté sous prétexte que d'autres enfants sont plus avancés que lui. Sentant que l'avenir de notre enfant était en jeu, nous avons osé écrire une lettre au directeur de l'enseignement spécialisé. Nous lui disions que nous n'étions pas d'accord avec le choix de l'école proposée pour notre fils et que nous préférierions le mettre dans l'école que notre fils aîné a fréquentée, où il se sentait bien et où il a ainsi pu progresser.

Lorsque nous avons été convoqués par le directeur pour rencontrer un inspecteur et une assistante sociale, ça a été un grand moment d'angoisse. Mais nous nous y sommes préparés avec le soutien d'une amie et nous lui avons demandé de nous accompagner à ce rendez-vous. En sortant de l'entretien nous étions heureux car nous avons réussi à expliquer les raisons de notre demande. Nous avons ainsi gagné le changement que nous voulions pour notre plus jeune fils qui suivra sa scolarité dans l'école que nous proposons, celle qu'avait fréquentée son grand frère : nous y connaissons et apprécions déjà la directrice et un enseignant. Ca sera ainsi plus facile d'oser rencontrer les autres enseignants. Nous espérons que dans cette nouvelle école notre enfant va réussir à apprendre à lire et à écrire. »

Monsieur et Madame R.

Exister dans la pensée des autres

« Pour qu'une personne puisse faire entendre sa voix, elle doit exister dans la pensée des autres. A ce sujet j'aimerais raconter une expérience personnelle.

Après un séjour à l'hôpital, le médecin m'a proposé de participer à une étude afin d'aider la recherche. J'étais d'accord. Sur le questionnaire il fallait cocher quelles écoles on avait fréquentées. Je ne savais pas quoi cocher. Après le jardin d'enfants, j'ai été séparée de ma mère et on m'a déplacée d'un foyer à l'autre ; à cause de cela, je n'ai pas pu aller à l'école. Ce n'est que quand ma fille a été scolarisée que j'ai pu apprendre à lire et à écrire avec elle.

Pour un tel " parcours scolaire " aucune case n'était prévue. J'avais l'impression de ne pas faire partie de la société.

Il y en a d'autres qui n'en font pas partie : parce qu'ils doivent travailler au lieu d'aller à l'école ; parce que, à cause de leur vie dure, ils n'arrivent pas à apprendre à l'école ; ou parce qu'ils ont fréquenté une école spécialisée. Parce que nous sommes " hors norme ", nous n'apparaissions pas dans la pensée des autres. Et c'est pour ça que nous n'existons pas non plus sur les formulaires préparés.

En remplissant ce formulaire, la colère contre l'injustice vécue remonta. Une fois de plus je me suis demandé : pourquoi ai-je manqué toute cette formation ? Plus j'apprends, plus je me rends compte de tout ce que j'ai raté. Il y a des choses qu'on ne peut pas rattraper. Parfois je suis jalouse de l'intelligence des autres.

Sans formation, on n'arrive pas à s'exprimer, parce qu'il y a beaucoup de

choses qu'on ne sait pas. On se présente moins bien. On n'obtient pas de place dans le monde du travail. On ne connaît pas ses droits. On fait des erreurs par ignorance. On rate par exemple un rendez-vous important parce qu'on avait mis de côté une lettre qu'on ne comprenait pas.

Quand on ne réagit pas à l'invitation à un entretien avec les instituteurs, ils en déduisent qu'on ne s'occupe pas de nos enfants. Pourtant nous les aimons et nous espérons qu'ils puissent apprendre tout ce que nous avons manqué. Nous vivons constamment dans la peur que l'on place

nos enfants ou que l'on nous envoie en psychiatrie. On est vite vexé quand on ne comprend pas tout. Notre maladresse nous amène à devenir agressifs et notre réaction est de crier sur les gens. On n'ose pas admettre : " Je n'ai pas compris ce que vous avez dit. "

Souvent on ne nous demande pas notre

avis. D'autres décident pour nous sans nous consulter. Ou alors, ils accomplissent les tâches à notre place au lieu de prendre la peine de nous expliquer afin que nous puissions le faire nous-mêmes. Ils ne nous laissent aucune chance de prendre nos responsabilités. Afin que le plus pauvre puisse faire entendre sa voix, il a besoin à ses côtés de gens qui le prennent au sérieux et qui l'écoutent, non pas comme une thérapie ou pour obtenir quelque chose de précis de lui, mais parce qu'il est important en tant qu'être humain. Il a le droit de se sentir utile dans le monde. »

Afin que le plus pauvre puisse faire entendre sa voix, il a besoin à ses côtés de gens qui le prennent au sérieux et qui l'écoutent, non pas comme une thérapie ou pour obtenir quelque chose de précis de lui, mais parce qu'il est important en tant qu'être humain. Il a le droit de se sentir utile dans le monde.

Madame S.

Une enseignante témoigne

« J'ai choisi d'être enseignante dans un quartier défavorisé. Je voudrais vous parler d'un enfant de ma classe qui a un problème d'absentéisme, ce qui lui crée des difficultés d'apprentissage. Sa maman vit de grandes difficultés dans tous les domaines, aussi bien financier ou professionnel que personnel. A certains moments elle est trop submergée par ses problèmes et n'arrive plus à assurer la régularité de l'horaire scolaire. Mais quand ça va mieux, elle met beaucoup d'énergie pour compenser le manque d'attention qu'elle a par rapport à son enfant dans les moments difficiles : elle lui raconte des histoires, elle se promène avec lui, elle lui transmet tout son amour. Alors elle vient à l'école, elle discute avec moi, elle s'inquiète des progrès de son enfant. Je lui ai proposé qu'elle l'aide en prenant du travail à la maison. Elle a accepté. Le travail a été bien fait et rendu le lendemain.

Une fois cet enfant a eu un problème de poux qui s'est ajouté aux autres soucis. La maman a traité l'enfant, mais n'a pas osé le renvoyer à l'école tant que tout n'était pas rentré dans l'ordre. Elle me disait avoir honte de ce problème. J'ai pu la rassurer en lui disant que plusieurs élèves de la classe en avaient aussi attrapés et que ce n'était la faute ni de son enfant, ni d'elle-même.

Je trouve important de collaborer avec ces parents aussi, même si c'est difficile de les rencontrer, parce que l'enfant en bénéficie. Peut-être que la maman également. »

Madame T., enseignante depuis 35 ans

Voir l'avenir avec un peu plus de courage

« Je fais partie de ceux qu'on appelle les « working-poor » : je travaille à plein temps mais mon salaire est insuffisant pour me permettre de vivre dignement. Très souvent je finis péniblement le mois, en comptant les quelques sous qui me restent pour pouvoir manger. Je n'en parle pas souvent, ce n'est pas facile à dire ! Je vis seule et comme je n'ai pas les moyens de sortir, j'ai peu d'amis ou de copines. Ma parenté – qui est tout petite – ne vit pas dans le Jura, je ne la vois donc pas souvent.

Ma situation est devenue un peu plus supportable depuis que je fréquente un lieu d'accueil et de rencontre dans mon canton : j'y trouve du monde, je me suis fait des connaissances et je passe des moments à partager, à discuter et à participer aux activités. Dans ce lieu il y a aussi la possibilité de manger trois fois dans la semaine à un prix très abordable. Cela me permet d'avoir de la compagnie le temps du repas et m'évite ainsi d'être toujours seule. Cette solitude est d'ailleurs pesante, elle est souvent plus lourde à porter que le continuel manque d'argent. Grâce à ce lieu d'accueil, j'ai eu pour la première fois de ma vie de vraies vacances : cinq jours de découverte et d'évasion qui m'ont fait beaucoup de bien sans pour autant déstabiliser mon budget.

J'ai pu parler de ma situation difficile avec les responsables du lieu d'accueil. Ils m'ont donné les informations nécessaires afin que je puisse savoir quelles étaient les possibilités d'aide et mes droits. Cela m'a permis, après quelques hésitations, de m'adresser au service social et d'espérer ne plus avoir des revenus si faibles qu'ils sont parfois indécentes. Je me suis battue durant des années pour tenter de m'en sortir et de vivre. J'ai enfin trouvé de l'aide et un soutien, ce qui me permet de voir l'avenir avec un peu plus de courage. »

Madame E.

Depuis que je travaille, je me sens moins exclue

Madame V. a 44 ans. En sortant de l'école, elle a fait quelques tentatives d'apprentissage sans les terminer. Elle n'avait pas de projet particulier. Elle a occupé différents emplois pendant quelques années : du travail d'usine, le service dans un café, entre autres. Suite à des opérations des jambes, sa situation s'est détériorée : elle a contracté des dettes et est tombée en dépression. Elle ne pouvait plus travailler et est arrivée en fin de droit à l'assurance chômage, tout ceci dans une grande solitude. Commence alors une période d'errance qui a duré sept ans, où Madame V. est devenue « quasiment clocharde ». Grâce à une organisation d'aide au logement, elle trouve ensuite une chambre à un prix modeste. Cela lui permet de « recommencer à travailler gentiment ». Elle fait des ménages chez des particuliers et vend un journal de rue. Elle peut ainsi commencer à rembourser ses dettes. Elle arrive dans une association d'insertion par le travail suite à deux années consécutives au chômage. C'est là que son récit a été recueilli.

« J'ai commencé mon stage le 1^{er} novembre. Je suis contente de me lever le matin, si vous saviez. Je suis contente

de venir travailler. Il n'y a rien de pire que de ne pas savoir pourquoi on se lève, de traîner la journée. Je n'ai pas d'enfants, pas de mari, je suis seule avec mon chat.

J'ai été très soulagée d'avoir une occupation. J'ai moins de maux de tête, beaucoup moins d'angoisses. Je suis moins stressée, moins nerveuse, je dors mieux, avant j'avais des insomnies. »

« Au niveau de l'équipe, c'est parfois un peu stressant. Il y en a une qui ne comprend pas le français, une autre qui n'est pas très réveillée. Il faut parfois répéter les choses plusieurs fois, respirer un bon coup, se calmer. Mais c'est un bon exercice, pour la tolérance notamment, parce que le monde du travail est comme ça. C'est difficile pour moi de travailler avec d'autres gens autour, je suis habituée à travailler seule alors je dois faire attention par rapport à la tolérance. Je dois encore

faire des progrès, mais ça va mieux. Je me suis fait aussi une bonne copine ici. Et c'est bien parce qu'on se parle, on échange aussi sur ce qu'il se passe ici, sur nos impressions et ça fait du bien, c'est plus facile à deux. On va continuer à se voir, normalement, j'espère. »

« Ca fait maintenant un mois et demi que je suis là et je sens que ça m'a apporté. D'abord, je me sens, quelque part, comme si j'avais atterri sur la Terre, même si je travaillais un peu avant. Mais ici, on a un contact avec les collègues. Il y a une ambiance de travail, on bosse vraiment ; il y a des gens qui comptent sur nous. Au niveau social aussi ça m'a apporté : **Depuis que je travaille, j'ai plus de joie de vivre. Je me sens moins exclue.** Les gens travaillent en général et si vous n'êtes pas comme ça, vous vous sentez à part, vous n'avez pas les mêmes sujets de discussion. »

Madame V.

Ces récits de courage et de résistance ont débuté avec l'histoire de Madame J. « Elle est rentrée chez elle et a fermé ses volets ». Ils se terminent par son propre témoignage. Étant au bénéfice d'une rente invalidité, Madame J. ne voulait pourtant pas rester inactive. Elle s'est mise à tricoter et à vendre son travail sur des marchés. Cela ne lui procure pas vraiment un revenu complémentaire, mais ainsi elle rencontre beaucoup de personnes et découvre ce que se passe quand elle ouvre les volets et sort de chez elle.

Notre village a besoin d'une telle vie

« Ce printemps je suis arrivée un jour dans un village, situé tout au fond d'une vallée et comptant environ 120 habitants, pour participer au marché. Pendant que j'installais mon stand, j'y mis de la musique populaire et je sifflais et yodlais tout en travaillant. Cela a eu un effet incroyable ! Les gens ont entendu la musique et mon chant et sont venus voir ce que je vendais. Certains ont acheté une paire de chaussettes ou un bonnet et ils étaient fascinés. " C'est beau de vous entendre. J'étais dans mon jardin de l'autre côté de la place et je vous ai entendue siffler et chanter, vous savez créer une ambiance agréable ". Les gens avaient bien du plaisir. Un vieux monsieur m'a dit : " Notre village a besoin d'une telle vie ! Revenez nous voir, cela nous fait du bien au fond de notre vallée ! " Ces paroles m'ont énormément réjouie et j'ai promis de revenir.

Je fais aussi de la peinture. Je peins de jolies choses, pas des images d'horreur. Ces images-là, on nous les sert tous les jours à la télévision et dans nos journaux. C'est certainement encore une tâche qui m'a été donnée : comme rentière AI, j'ai du temps pour créer de belles images et des choses pour les autres et aussi pour procurer de la joie avec la musique et le chant. C'est aussi possible parce que mon curateur me libère de beaucoup de soucis.

C'est bien que je sois venue dans ce village isolé dans la montagne. Depuis que je suis ici je comprends mieux qui je suis vraiment. Avant je vivais toujours dans le besoin et j'étais sous pression. Je ramais avec mes enfants, je me battais avec les autorités et également avec le tribunal au sujet du divorce. Cela a étouffé tous mes talents et m'a tellement opprimée qu'on pouvait croire que j'étais bonne pour la psychiatrie.

Je n'étais que l'épine de la rose. Aujourd'hui je me sens comme une fleur épanouie qui enfin peut être fleur ! »

Madame J.

Je témoigne de vous, pauvres de tous les temps, et encore d'aujourd'hui, happés par les chemins, fuyant de lieux en lieux, méprisés et honnis.

Millions d'hommes, de femmes et d'enfants, dont les cœurs à grands coups battent encore pour lutter. Dont l'esprit se révolte contre l'injuste sort qui leur fut imposé. Dont le courage exige le droit à l'ineffable dignité.

Joseph Wresinski, 17 octobre 1987